



j.a. léger

LE SIÈCLE DES TÉNÈBRES

LE ROMAN

JACOB JACOBI

DENOËL
Extrait de la publication
des heures durant...

Le Siècle des ténèbres

Le Roman

Jacob Jacobi

DU MÊME AUTEUR

SOUS LE NOM DE MELMOTH :

Being, Christian Bourgois, 1969. Épuisé.

SOUS LE NOM DE DASHIELL HEDAYAT :

Le Bleu le bleu, Christian Bourgois, 1971. Épuisé.

Le Livre des morts-vivants, Christian Bourgois, 1972.
Épuisé.

Selva Oscura, Flammarion, 1974. Épuisé.

Jeux d'intérieur au bord de l'océan, Christian Bourgois,
1979. Épuisé.

SOUS LE NOM DE JACK-ALAIN LÉGER :

Mon Premier Amour, Grasset, 1973.

Un ciel si fragile, Grasset, 1975. Folio Gallimard, 1989.

Monsignore, Laffont, 1976. Épuisé.

Capriccio, Laffont, 1978. Épuisé.

Nouvelle édition, Julliard, 1995. Épuisé.

L'Heure du tigre, Laffont, 1979. Épuisé.

Nouvelle édition : *La Table ronde*, 1990. Intégralement
pilonnée par l'éditeur.

Monsignore II, Laffont, 1981. Épuisé.

Ocean Boulevard, Flammarion, 1982.

Autoportrait au loup, Flammarion, 1982.

Pacific Palisades, Flammarion, 1984. Folio Gallimard, 1988.

Wanderweg, Gallimard, 1986.

Clips, inédit, 1988. Extraits parus dans *L'Infini* n° 22.

Le Siècle des ténèbres, Olivier Orban, 1989.

Édition intégralement pilonnée par l'éditeur.

Nouvelle édition : *Ancrage*, 2000. Épuisé.

Suisse de la bibliographie en fin de volume

**Jack-Alain
LÉGER**

**Le Siècle des ténèbres
Le Roman
Jacob Jacobi**

DENOËL
des heures durant...

Sont déjà parus aux Éditions Olivier Orban *Le Siècle des ténèbres*
(1989, rééd. chez Ancrege, 2000), *Le Roman* (1991),
et aux Éditions Julliard *Jacob Jacobi* (1993)

Pour la présente édition :
© Jack-Alain Léger, 2006
© Éditions Denoël, 2006

Portrait de l'auteur en artistes

« Le romanesque vit de la répétition, et la répétition transforme une inclination en art. »

OSCAR WILDE

« Quarante ans d'écriture, trente-cinq livres (dont deux inédits et un "impublié (able)") brassant tous les genres et publiés sous cinq pseudonymes chez une quinzaine d'éditeurs avec des succès variés » : tel pourrait être — puisqu'il s'agit de donner le branle, le ton, l'entrée en matière et comme dans le « vif du sujet » — l'incipit (médiocre) d'une préface destinée à présenter une œuvre s'annonçant d'emblée prolixe et complexe, imposante et scandaleusement méconnue¹. Autant dire qu'elle pourrait commencer d'une infinité de manières. À l'image des fictions d'un écrivain qui pour s'être affublé de différents noms n'en abrite pas moins sous son manteau d'Arlequin identitaire la cohérence d'un moi et d'un talent uniques. À commencer par celui des incipit — qu'on en juge :

« Il était une fois pour toutes un jeune millionnaire à la chair bleutée qui avait épousé une principessa dix jours avant que je le découvre mort, flottant sur le ventre dans la piscine

1. Prière de se reporter en début de volume à la bibliographie de l'auteur...

de leur villa où son karma l'avait laissé choir.» (*Le Livre des morts-vivants*, 1972.)

« Au commencement était le Verbe et le Verbe était auprès de Dieu et le Verbe était Dieu. » (*Monsignore*, 1976.)

« Œuvre d'art au sens originel et sous-jacent du mot *art* — artifice —, le roman que vous venez d'ouvrir n'en constitue pas moins une analyse non interprétée du délire de l'auteur, lequel, grand pervers et demi-fou, écrivait, décrivait depuis toujours sa maladie mentale dans ses livres mais ne le savait pas. » (*Ocean Boulevard*, 1982.)

« À trente-trois ans, je suis l'auteur de douze livres déjà. Toutes sortes de livres, publiés sous trois noms de plume : de l'obscur essai sur l'écriture au gros roman d'aventures, du tirage confidentiel au succès mondial. Dans leur apparente diversité, tous racontent la même histoire cependant : mon histoire. » (*Autoportrait au loup*, 1982.)

« Downtown, neige et nuit. À perte de vue, la voie lactée des lumières de la ville dans l'air froid où givrent des fumées. Au loin, la trouée sombre du fleuve pris dans les glaces... » (*Pacific Palisades*, 1984.)

« *Wanderweg* : il crie le titre et jette le livre au feu. "Qu'est-ce que c'est ? — Rien, rien que du papier noirci. Un livre." Un livre qui s'ouvre dans les flammes. Et déjà la couverture brochée se tord et se rétracte en s'embrasant, déjà se consument les marges de la première page, déjà le début du roman même. "*Wanderweg*." » (*Wanderweg*, 1986.)

« — L'incipit ? L'incipit, c'est le début d'un livre, les premiers mots. » (*Le Siècle des ténèbres*, 1989.)

« N'ayons pas peur du romanesque. » (*Le Roman*, 1989.)

« Quoi ? Un roman ? Ou un récit, un essai, une vie ? Une vie ! Une vie de plus ? Dites ! Mais dites ! Quel livre ? Quel

genre de livre? À vous de choisir, je vous l'écris. Je vous ai tout fait! Je sais tout faire. Une biographie. Un gros bouquin historique, la guerre, les camps, la fin de notre civilisation, on remet ça, sept cents grandes pages. Ou deux cents, très courtes, d'intimisme, un rien, un souvenir d'enfance, mon premier amour? À vous de voir... » (*Jacob Jacobi*, 1993.)

« Infini. Continent. Casino. But... Le monde fait écran. Le monde est un écran... » (*La gloire est le deuil éclatant du bonheur*, 1995.)

« Tout dans ce monde n'est que bouffonnerie... » (*L'Autre Falstaff*, 1996.)

« — Appelez-moi Smail. » (*Vivre me tue*, 1997.)

« *Cris, tambour, danse, danse, danse...* » (*On en est là*, 2003.)

« Eh bien, exultez! jubilez! comme on chante dans Mozart. » (*À contre Coran*, 2004.)

Or si d'entrée de jeu s'annonce la musique — art de l'attaque et du premier coup d'archet, sens de la tonalité, rythme, mélodie — d'emblée se révèlent aussi, dans cette quinzaine d'introïts par définition hétérogènes, quelques caractéristiques majeures de l'art de l'auteur : impureté des genres ; goût du parodique et du ludique ; profession de foi dans le romanesque conçu comme maîtrise de ruses, trucs et ficelles ; revendication assumée de la polygraphie comme de (pour aller vite) l'*autofiction* ; baroquisme ; critique sociale ; veine tour à tour burlesque, grotesque, picaresque, mais aussi élégiaque et romantique tout autant que satirique ou pamphlétaire — bref : passion fixe pour l'écriture ayant accouché au fil du temps d'une œuvre dont l'objet consistera de plus en plus souvent à théâtraliser les récits tragi-comiques d'une existence exclusivement vouée depuis toujours à l'écriture. À l'écriture de livres et de rien d'autre — j'insiste — car c'est dire si

l'écrivain qui s'est nommé tour à tour Melmoth, Dashiell Hedayat, Jack-Alain Léger, Eve Saint-Roch et Paul Smaïl incarne dans le paysage littéraire français un cas singulier, une exception — voire un phénomène. Faut-il déceler dans cette liberté de fond, ce dégagement, ce goût incessant des masques et du brouillage des genres les raisons majeures d'un ostracisme répété à l'encontre de l'auteur en question ? Cette dernière, à défaut d'être tranchée, demeure ouverte mais reprenons...

Quoiqu'elle n'ait pas pour objet de dérouler une biographie, cette préface doit néanmoins s'autoriser d'un détour dans celle de l'auteur. Ne serait-ce que pour tenter de comprendre pourquoi et en quoi ses livres n'ont jamais cessé de la diffracter, la sublimer, la rejouer et/ou la venger. Après tout, s'agissant d'un homme qui a titré deux de ses livres *Ma vie (titre provisoire)* et *Vivre me tue*, l'entreprise paraît légitime.

Mais à quel moment cela avait-il commencé ? Et comment ?

Né en 1947, Daniel Théron (ce n'est pas un scoop, il suffit de relire *Autoportrait au loup*) compose à seize ans un premier livre — *Being* — publié six ans plus tard sous le premier pseudonyme et premier masque doublement littéraire de Melmoth, héros damné mort-vivant du célèbre roman gothique éponyme, mais aussi pseudonyme tardif d'Oscar Wilde qui était le petit-neveu de son auteur, Charles Robert Maturin...

Féru de poésie, Melmoth s'adonne également à la musique et signe du même nom un disque underground devenu culte — *La Devanture des ivresses* — qui obtient la même année, en 1969, le Grand Prix de l'Académie Charles Cros. Autoportrait rétrospectif de l'*homo psychedelicus* post-mai 68 : « Il chantait la route, chantait la drogue, chantait la hideuse beauté des paysages urbains et chantait la Mort. Vêtu de cuir noir et de satin rose, les cheveux aux épaules, il s'imaginait star... »

Suivent en 1971, cette fois signés Dashiell Hedayat (le patronyme du pseudo est celui de l'auteur persan de *La Chouette aveugle*) un deuxième livre — *Le Bleu, le bleu* — ainsi qu'un second album tout aussi pionnier que le précé-

dent, *Obsolete*. C'est alors la grande époque de l'underground artistique français influencé par les *cut-up* de Burroughs et perfusé d'acide, celle de l'éclosion des poètes « électriques » comme Michel Bulteau et Claude Pélieu, ou encore du mythique *Rose poussière* de Jean-Jacques Schuhl. Époque également des happenings destroy et des performances live comme celle, en 1972, d'Hedayat dans *Hop! Hamlet!*, année où il traduit aussi le livre de Bob Dylan, *Tarentula*.

Encore trois livres sous ce nom et l'auteur pourra ainsi résumer ses longs débuts dix ans plus tard : « Pendant sept ans, je ne connus que l'échec (...) Fausse star, artiste raté, poète sans lecteurs, chanteur sans auditoire, n'étant aimé de personne ou presque, n'aimant personne ou presque : tel était Melmoth, tel était Dashiell Hedayat. Or Melmoth ou Dashiell Hedayat, c'était moi. Aussi fallait-il que j'invente des histoires pour supporter une si dure réalité (...) Il fallait que j'en invente sans cesse plus, de plus en plus prolixes, de plus en plus extravagantes. »

À la suite du *Livre des morts-vivants*, de *Selva Oscura* et comme pour fuir l'échec de leur auteur, l'homme s'accouche alors en Jack-Alain Léger et signe *Mon Premier Amour* (1973), puis *Un ciel si fragile* (1975), « roman romanesque » de facture assez classique mais formellement et thématiquement « séminal ». Premier d'une série de fictions à la construction ambitieuse se jouant brillamment du temps et souvent circulaire, il inaugure aussi une suite de motifs que l'on retrouvera inlassablement modulés dans les décennies futures : « roman familial » (au sens freudien du terme), duo d'amour hétérosexuel, amitié masculine, hantise du totalitarisme et de la judéité, prégnance de l'espace germanique simultanément saisi dans sa géographie, son histoire et sa culture.

L'année suivante, sur un pari, par défi et surtout pour s'amuser, Léger écrit *Monsignore*, thriller narrant l'ascension d'un jeune prêtre américain jusqu'aux sommets de la hiérarchie catholique sur fond d'intrigues vaticanes politico-mafieuses. Là, best-seller immédiat, succès mondial, gros contrat à Hollywood pour l'adaptation du livre et *tutti quanti* : célébrité, aisance matérielle, mais aussi malentendus et malaise de l'au-

teur qui pour être soudainement fêté ne se sent pas moins seul et névrosé. La suite ? Impossible d'entrer ici dans le détail des tribulations morales et éditoriales qui l'ont conduit à publier successivement un délicieux roman vénitien (*Capriccio*, 1978), puis *Jeu d'intérieur au bord de l'océan* (resigné Dashiell Hedayat en 1979), bientôt suivi d'un gros roman indochinois dans la veine d'Alexandre Dumas (*L'Heure du tigre*, 1979), puis de *Monsignore II*, auquel ont succédé en 1982 *Ocean Boulevard* et *Autoportrait au loup*, livre douloureux mais décisif, tentative d'auto-analyse et « longue descente aux Enfers » des traumas familiaux, mensonges, humiliations, hantises, cauchemars, refoulements, dénis, frustrations, perversions fétichiste et masochiste de l'auteur qui, révélant sans fard son homosexualité tourmentée comme les clefs de ses pseudonymes et l'identification fantasmagorique au Juif qui l'a amené jusqu'à se faire circoncire, jette un éclairage passionnant sur ses débuts littéraires... et la suite.

En effet, après avoir été traîné dans la boue par la critique pour cet « outing littéraire » qui n'avait pour défaut que de paraître vingt ans avant la déferlante des confessions trash qui nous ont submergés depuis et auxquelles nul ne trouve plus à redire, l'auteur s'exile outre-Atlantique, publie *Pacific Palisades* en 1984 puis un grand roman sur le nazisme deux ans plus tard, *Wanderweg*.

Étrangement, c'est dans la zone de croisement de ces deux livres très différents (*Wanderweg* fait écho à *Un ciel si fragile*, *Pacific Palisades* anticipe certains éléments du *Roman*, et tous deux annoncent des thèmes de *Jacob Jacobî*) que Jack-Alain Léger, un peu à la manière d'un précipité chimique, va lentement coaguler, se fixer, et trouver pendant près de dix ans ses lieux et sa formule¹, laquelle consistera surtout à n'en avoir point !

Car pour être forte d'une trentaine de titres riches en voltes, facéties, tours et détours complexes, l'œuvre signée à

1. Publié en 1988, le roman intitulé *Prima Donna* ne doit (peut-être ?) son pseudonyme d'Eve Saint-Roch qu'au souci de ne pas brouiller l'opération en cours...

partir de 1989 n'en possède pas moins l'unité et la cohérence que lui confère son caractère essentiellement musical, c'est-à-dire modulé, varié, fugué dans ses thèmes mais aussi jusque dans ses décousus, sa fragmentation, ses alternances foudroyantes de détresses et d'allégresses rendues cycliquement à l'intérieur des fictions mais aussi d'un titre à l'autre, voire ses inachèvements ou ses impossibilités.

Chaque fois ni tout à fait le même ni tout à fait un autre, l'auteur qui s'aime toujours aussi mal mais s'est enfin compris a décidé de jouer avec sa biographie d'*homo scriptor* — aussi ludiquement que souverainement.

Composés comme des chambres d'écho, des kaléidoscopes de réverbérations miroitantes, les romans de Léger touchent par la répétition altérée de certaines phrases, la présence réitérée de certains êtres, une certaine géographie sensorielle et culturelle qui va de l'Italie baroque à New York en passant par l'Allemagne, la Suisse et l'Autriche. Un air de Mozart, un couple d'amants enlacés dans une ruelle, le pétilllement d'une coupe de champagne, une exclamation en italien, la chambre feutrée d'un palace, une conversation amicale, la couleur bleue du blues ou d'un poème d'Hölderlin : autant de leit-motive qui ne laissent pas d'évoquer (d'invoquer ?) toute une gamme de voluptés, de nuances, de raffinements, en d'autres mots : tout un art de vivre dans ce que l'Europe avait coutume de nommer « civilisation ».

Saturés de littérature mais aussi de musique et de peinture (quelle différence, d'ailleurs, entre la page blanche, la toile ou la portée vierges pour qui écrit comme le XVIII^e siècle a peint et composé — *prestissimo e con sprezzatura* ?), ces romans ouvrent à la fois sur le plaisir et la rage, la nostalgie et la haine. Plaisir de jouir de la culture et rage contre la barbarie décervelante de la com' et du fric. Nostalgie des Lumières et haine des marchands de soupe politique, journalistique et éditoriale qui agissent comme s'ils se réjouissaient du désastre en cours. Fantaisie, caprice, désinvolture d'un côté, mélancolie, noirceur et vindicte de l'autre.

À cet égard, les trois romans heureusement réédités aujourd'hui offrent un échantillon aussi magistral qu'emblématique d'un Léger au sommet de sa forme, y compris et surtout quand il s'agit d'évoquer sa joie et sa douleur d'écrire, ses terribles tribulations avec les éditeurs et les critiques, les mœurs du « milieu » littéraire ou les ravages du politiquement correct. Voltairienne et balzacienne, oscillant entre l'ironie ravageuse et la critique des mœurs, cette veine emprunte également à Sterne et au Diderot du *Fataliste* en ce que l'auteur feint souvent de se donner à voir en train d'écrire ce que nous lisons ou d'exhiber ses procédés. À l'instar du brillant prologue du *Siècle des ténèbres* (1989) qui, à la suite de quelques mesures d'un motet mozartien en épigraphe, propulse aussitôt le lecteur dans une merveilleuse spirale temporelle où l'intrigue progresse par digressions et flash-back. Comment l'auteur désireux d'écrire un livre sur le siècle des Lumières en est-il parvenu à écrire comme à l'envers celui que nous lisons ? Vous le saurez en plongeant dans le récit de sa psychanalyse chez Mme O***, récit lui-même habilement dédoublé comme une série de poupées russes dans ceux de son histoire familiale, de la réception critique de ses précédents livres, de son amitié avec Anton Adler et de son amour pour Lou. À ne pas manquer : deux hallucinants morceaux de bravoure prenant l'un pour cible une tribu de précieux ridicules grammatologues et post-structuralistes colloquant sur Dante, l'autre le meat market du ghetto gay new-yorkais.

Ayant plus que jamais infusé son existence dans son œuvre et réciproquement, Léger écrit ce qu'il vit et vit davantage encore ce qu'il écrit, même lorsqu'il feint de composer un manifeste en faveur du romanesque comme *Le Roman* (1991), dont l'un des enjeux consiste précisément à se jouer subtilement des poncifs du « roman d'amour ». Car ici comme ailleurs, l'auteur n'est jamais dupe. Transposé sous l'identité de Dietrich Bruch, un « musicien blanc de jazz, nègre en littérature » portant comme second prénom Daniel et amoureux d'une certaine Joyce Giacomo (!), Léger se révèle ici tel qu'en lui-même l'éternité ne le changera pas : implacablement ironique jusque dans les tréfonds du désespoir, plus virtuose que

jamais en sa devise : « L'histoire racontée n'a aucune importance. La seule vérité est dans la manière de l'écrire. »

Preuve en sera d'ailleurs faite six ans plus tard avec la création de Paul Smaïl, jeune beur d'origine marocaine fou de littérature et quasi hétéronyme¹ de l'auteur censé avoir écrit *Vivre me tue* (1997), *Casa, la casa* (1998) *La Passion selon moi* (1999) et surtout *Ali le Magnifique*, authentique chef-d'œuvre dont la réception critique a été malheureusement gâchée par l'énorme scandale et l'in vraisemblable tohu-bohu médiatique provoqués par la révélation de l'énième masque de Léger. Que l'on peut du coup percevoir comme rétrospectivement prophète de son propre caméléonisme stylistique dans *Jacob Jacobi* (1993), incontestablement son roman le plus vertigineux, le plus étourdissant et le plus diaboliquement « littéraire ».

En effet, à la fois « roman dans le roman », « roman du roman » et « pur divertissement littéraire », cette éblouissante fiction faussement « policière » ne falsifie les canons du genre que pour mieux prouver à quelle fuite en avant dans la duplicité et la rouerie est condamné le romancier soucieux de vérité dans un monde parasité par l'irréalité croissante du Spectacle.

Où il est question d'un certain Zanzaro — Léger Lazare pour l'état civil, auteur de livres « illisibles » sous le nom de Daniel Franc, mais surtout nègre d'un certain Jacques (dit Jacob) Jacobi, Juif superlatif et prix Nobel, champion des grandes causes humanitaires et cumulard de best-sellers retrouvé un beau matin mort dans sa piscine. Où il est donc aussi question d'un auteur qui ayant toujours écrit ses propres livres en fictionnalisant la vérité de son existence ne peut, même débarrassé de celui qui lui a si longtemps pillé son

1. « Quasi hétéronyme » car hormis l'argot arabe de Barbès, le style et le ton de Paul Smaïl ont beaucoup de points communs avec ceux du Léger « classique » : impertinence, allégresse, désinvolture, etc. Les livres ultérieurs de Léger comme *Maestranza* (2000) et *On en est là* (2003) sont d'ailleurs tout infusés de la veine verbale propre à « Smaïl ». Pour ne rien dire des deux pamphlets anti-islamiques signés Léger que sont *Tartufe fait ramadan* (2003) et *À contre Coran* (2004).

talent polymorphe, exploiter le filon de son subterfuge sous peine de représailles éditoriales. Pire : condamné à produire un inédit posthume du grand homme, Zanzaro est contraint d'utiliser les matériaux littéraires de Daniel Franc tant son inspiration s'est tarie... à l'inverse de Jack-Alain Léger qui s'ébroue ici avec une allégresse contagieuse dans l'autocitation et le détournement parodiques.

Échappée libre d'un moi parvenu aux sommets de la schizophrénie fictionnelle tout autant que brillante allégorie des bonheurs et des affres de l'écriture, des effets pervers du succès et des compromis meurtriers auxquels la carrière littéraire contraint parfois, *Jacob Jacobi* emblématise à travers le thème du « ghost wrighter » ce que Jack-Alain Léger n'a jamais cessé d'être à lui-même comme à son public : un auteur hyperdoué cycliquement voué à la bonne et à la mauvaise fortune selon ses proses et ses noms, un romancier se crucifiant dans ses livres mais toujours sauvé par eux, un artiste ayant pour destin de toujours renaître de ses cendres. Entre Enfer et Paradis. Par et pour la littérature.

C'est dire s'il est enfin temps de (re)lire ces romans tirés d'un injuste et trop long Purgatoire.

CÉCILE GUILBERT

LE SIÈCLE DES TÉNÈBRES

*À Claire Taittinger,
à Béatrice et Philippe Pozzo di Borgo,
pour la joie retrouvée un soir de juin,
sur une terrasse.*

j.a. léger

Né en 1947,
Jack-Alain Léger
est l'auteur de
trente-cinq livres.
Sont réunis
ici *Le Siècle des
ténèbres*, où
on le retrouve
sous le joug d'une
psychanalyste-
maquerelle, puis
conférencier fantôme
d'un pédant débat
sur Dante, *Le Roman*,
autoportrait masqué
en jazzman littéraire,
Jacob Jacobi, enfin,
autoportrait masqué
encore de l'auteur en
nègre rageur
d'un prix Nobel
de la paix...

Figure du rock underground des années 70 et écrivain protéiforme cumulant les noms de plume (Melmoth, Dashiell Hedayat, Paul Smaïl), Jack-Alain Léger a abordé tous les genres, écrit toutes sortes de livres, déchaîné enthousiasmes et cabales, connu aussi bien le succès mondial (*Monsignore*) que les tirages confidentiels, et construit une œuvre littéraire majeure où s'exposent avec un brio visionnaire les impostures de notre époque. Face à l'irréalité de la société du spectacle, *sa spectaculaire détresse*, et face aux cercles de l'enfer d'une dépression qui le mine depuis la naissance, ce don Quichotte redoutablement inspiré brandit la seule vérité qui soit, celle de la fiction. Rendant de livre en livre un hommage ludique aux grands maîtres de la littérature européenne : Dante, Cervantès, Sterne, Diderot, Balzac, Proust, Nabokov, notre auteur fustige sans relâche, d'une plume exubérante, acérée, luxueusement digressive, scandaleusement libre, les violences d'un libéralisme économique totalitaire, le naufrage de l'Art réduit à une industrie culturelle, la comédie falote de la démocratie, nous touchant au passage, magnifiquement, lorsqu'il veut nous dire de la vie *la légèreté tragique...*

PRÉFACE DE CÉCILE GUILBERT

design = ABK6+ moyen
photo : Jacques Sassier
© Éditions Gallimard

DENOËL
des heures durant...

B 25767.9  01.06
ISBN 2 207 25767 3
Extrait de *Le Siècle des ténèbres*
29 €

